

Introduction	3
a. Sujet	3
b. Une linguistique post-saussurienne.....	3
c. Problématique :.....	3
d. Annonce du plan.....	3
1. Une construction « mentale » du sens	3
a. Quelle définition Guillaume donne-t-il au sens ?	3
Premier niveau de définition du sens.....	3
Deuxième niveau de définition du sens	3
b. Qu'entendent les guillaumiens par « construction » ?	4
Premier plan : la langue constructrice	4
Second plan : la langue comme construction	4
Une construction dynamique.....	5
La langue est de nature cinétique	6
c. La psycho- <i>mécanique</i> du langage ou la variation mécanique du langage	6
La variation mécanique du système.....	7
La variation mécanique du langage.....	7
Pour conclure à propos de la mécanique guillaumienne.....	7
d. Une construction « mentale » et mécanique du sens.....	7
L'actualisation Puissance et effecton :	8
2. Le temps opératif : histoire et domaines d'investigation.....	8
a. Quelques repères sur l'histoire du temps opératif	9
b. Les domaines du temps opératif et son fonctionnement en particulier	9
i. L'article - 1919	9
ii. Le temps et le verbe - 1929.....	9
Réalisation de l'image verbale dans le temps in posse	11
Réalisation de l'image verbale dans le temps in fieri	13
Réalisation de l'image verbale dans le temps in esse.....	15
iii. Le mot - la morphologie - 1939	18
iv. La syntaxe - la phrase - les cours de linguistique	18
v. Autre(s) domaine(s)	18
c. Généralisations sur le fonctionnement du temps opératif.....	18
3. Réponse aux questions de la problématique	19
Conclusion	19
i. Temps opératif et linguistiques cognitive et énonciative : un bilan critique	19

ii. Temps opératif et linguistiques cognitives :.....	20
iii. Temps opératif et linguistiques énonciatives :	20
Le recentrage énonciationniste de Toussaint et de Joly	20
Guillaume inspirateur de Culioli ?	21
Conclusion et ouverture.....	21
Références bibliographiques	22
Table des illustrations	24

Temps opératif et construction du sens : une approche psychomécanique

Introduction

a. Sujet

b. Une linguistique post-saussurienne

c. Problématique :

Qu'apporte le temps opératif à notre idée de la construction du sens linguistique ? Quel est le rôle du temps opératif dans la construction du sens ?

d. Annonce du plan

1. Une construction « mentale » du sens

Nous allons voir, dans ce chapitre, ce qu'induit la deuxième partie de notre titre, « construction du sens », puis, ensuite, nous nous intéresserons plus précisément au temps opératif lui-même.

De fait, on qualifie souvent le travail de Guillaume de linguistique « mentaliste », et nous allons voir dans les sous-chapitres suivants ce que désigne ce terme en psychomécanique.

a. Quelle définition Guillaume donne-t-il au sens ?

La définition du terme « sens » est un problème en soit, et on ne saurait lui donner de définition que dans un contexte théorique bien précis. En ce qui nous concerne, nous allons commencer par éliminer l'analyse logique, courante à l'époque, issue de la philosophie, où on établit les relations vériconditionnelles entre une donnée linguistique et la « réalité », car cela suppose un contrôle extérieur à la langue qu'on ne saurait définir dans le contexte qui nous occupe ici.

Premier niveau de définition du sens

Dans la linguistique guillaumienne, il existe une première strate de définition du sens qui se matérialise sous la forme d'une opposition entre signifiés langagiers puissanciels et signifiés langagiers effectifs (« discursif »). Il s'agit d'une conception où nous aurions le capital sémantique d'une unité de la langue d'un côté, et « le concours qu'elle prête à l'occasion d'une initiative langagière concrète et précise »¹ de l'autre. Ceci est un premier élément de réponse à la définition de « sens » selon Guillaume.

Deuxième niveau de définition du sens

¹ Tollis 1991 : 441.

À un second niveau, moins vaste, les effets de sens résultent de coupes, de saisies, opérées en fonction du contexte. Les signifiés de puissance ne seraient pas déformés sous l'effet du contexte mais le produit de l'interaction de l'unité avec les autres unités environnantes. Il s'agirait ici davantage d'un prélèvement à un moment donné sur le plan puissanciel pour qu'il soit actualisé sur le plan de l'effection dans le langage.

Nous pourrions schématiser cette définition du sens guillaumien de la manière suivante :

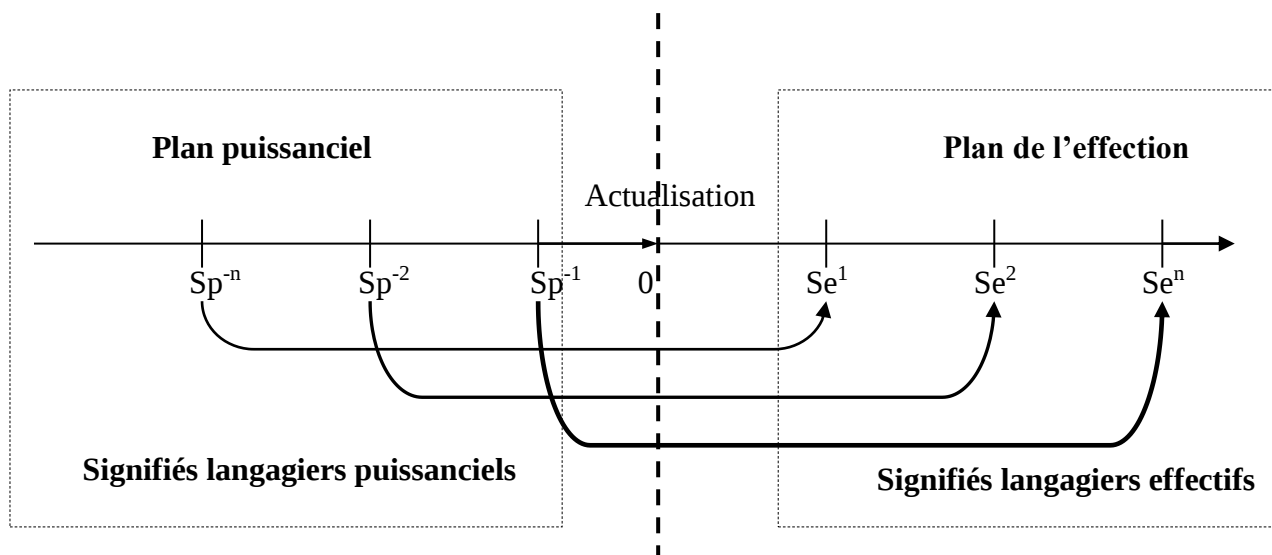


Fig. 1 : Articulation des signifiés langagiers puissanciels et des signifiés langagiers effectifs

b. Qu'entendent les guillaumiens par « construction » ?

Nous pouvons ici aussi faire une analyse de ce terme selon deux plans distincts :

Premier plan : la langue constructrice

La langue peut construire des milliers d'idées « diversifiables sans limitation »², mais l'esprit humain est fait de telle manière qu'il ne peut opérer qu'un nombre restreint de saisies, car ces cas de saisies sont en nombre limité (nombre, genre, temps etc.), et de ce côté, la diversification est proscrite.

Second plan : la langue comme construction

En 1952, Guillaume, dans son célèbre article « La langue est-elle ou n'est-elle pas un système », nous dit qu'il veut employer son temps à montrer et à prouver que la langue est un système qui, sous son aspect désordonné, chaotique, est construit de manière ordonnée. Saussure et ses successeurs émirent cette idée, sans pour autant, selon Guillaume, avoir réussi à le montrer de manière probante. La langue, pour Guillaume est un système construit, constructeur, elle forme un tout cohérent au fonctionnement mécanique que « l'esprit emploie à une saisie, qu'il voudrait intégrale, du pensable »³. C'est exactement la définition du discours fonctionnant en miroir avec le plan puissanciel qu'est la langue.

² Guillaume 1952 : 231.

³ Guillaume 1952 : 220.

Guillaume va plus loin en disant que la langue est un « système de systèmes »⁴, et son analyse de la langue se veut être la plus fine possible en allant de l'infiniment petit à l'infiniment grand et vice-versa.

C'est une linguistique cinétique mais associationniste (car il existe une ambivalence entre le puissanciel et l'effectif, l'actualisation étant le vecteur permettant de passer de l'un à l'autre), donc constructiviste. C'est une linguistique dont les unités se construisent en synchronie mais aussi en diachronie. Jacob parle de « synchronie opérative »⁵, mais on pourrait tout aussi bien parler de « diachronie opérative ».

Une construction dynamique

André Jacob voulant nous en expliquer la portée de cette linguistique cinétique, nous dit que cette psychomécanique (glosso-) tend inexorablement vers une « anthropologie opérative » qui « mettrait en place le cinétisme linguistique par rapport à d'autres mouvements du comportement humain »⁶.

Aussi, Guillaume met en place un modèle de construction architecturale (spatialisante) de la langue. Il nous explique cela en ces termes :

« La représentation du temps est une construction architecturale que la pensée édifie au plus profond d'elle-même, n'ayant d'autre objectif que de la réussir, d'en faire un ouvrage cohérent, en correspondance avec l'expérience que l'esprit humain a du temps à une époque de civilisation donnée. Un trait universel de cette construction du temps est d'en être une spatialisation. La raison en est que le temps, non représentable à partir de lui-même tient sa représentation de moyens figuratifs empruntés à son opposé : l'espace. C'est sous des termes d'espace que l'esprit humain se représente le temps. La simple représentation linéaire du temps qui fuit est déjà un commencement de spatialisation. »⁷ Ainsi, non seulement cette construction existe pour des raisons idéologiques, mais surtout, comme nous le verrons plus bas, pour des raisons pratiques de simulation de ce qu'est la langue. Cette architecture du temps différerait beaucoup d'une langue à l'autre, et d'une famille de langue à l'autre. Par exemple, le latin, le grec, l'allemand, le russe et le français ont un nombre de passés et de futurs différents. Mais, selon lui, il y a un seul facteur commun à ces cinq langues : l'unité du présent⁸, mais cela peut être discuté.

Ainsi, selon Guillaume, le temps, non représentable en soi, doit trouver un lieu où il peut être représenté, et il s'agit, selon lui, de l'espace, d'où une formalisation sous forme de diagrammes géométriques. La représentation du temps est en fait une spatialisation du temps, la représentation du temps dans une langue donnée est fonction de la représentation de l'espace.

En fait, Gustave aimait à répéter le conseil de Leibniz : penser en figure. Un schème aide à penser et il est le meilleur mode de définition. Penser en figure : penser concrètement, visuellement et esquisser un modèle. Ici se trouve l'origine épistémologique des célèbres schémas guillaumiens.

Mais, Guillaume, à la fin de sa vie donnera un statut encore plus important à ses figures : « [Les figures] ne sont pas des conventions mais des retraductions du dicible en visible, le langage ayant été, lui, constitutivement une traduction du visible, du mentalement

⁴ Guillaume 1952 : 223.

⁵ Jacob 2007 : 146.

⁶ Jacob 2007 : 143.

⁷ Guillaume 1964 : 208-209.

⁸ Guillaume 1929.

vu, en dicible. »⁹ Mais il ne s'agit pas de simples schémas ou d'une schématisation simpliste du fonctionnement de l'esprit humain, mais d'une volonté de traduire le plus finement possible les mécanismes en jeu entre les plans puissanciers et effectifs.

Donc, selon ses propres mots, Guillaume veut « traduire en dicibilité des mécanismes dont nous portons en nous, préalablement, la visibilité »¹⁰ soit, pour le linguiste, retraduire par reconstruction, la dicibilité en visibilité. Ainsi, il s'agit d'une reconstruction et d'une modélisation de la langue plus que d'une simulation chez Guillaume.

Guillaume use grandement des conventions mathématiques, étant lui-même féru de cette discipline. Mais il précisera que ce ne sont pas les mathématiques qui permettent de décrire le langage, mais c'est le langage qui comprend un mécanisme correspondant à celui en jeu dans le raisonnement mathématique. Valette formalise toutes ces questions de cette manière :

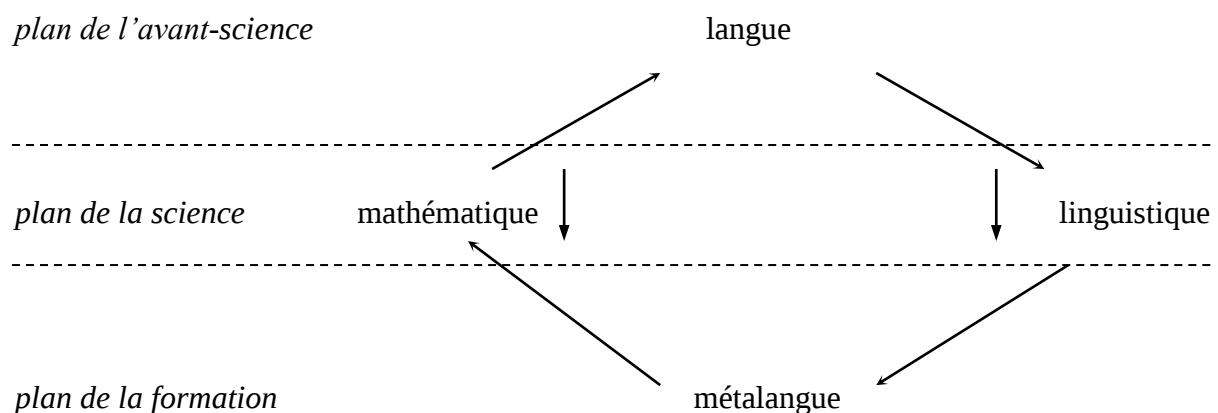


Fig. 2 : Vice ontologique de la formalisation mathématique en linguistique¹¹

À mesure que Guillaume va vers une généralisation de sa théorie, Guillaume fait presque systématiquement appel aux mathématiques.

La langue est de nature cinétique

Lorsque Guillaume affirme que la langue est un « système de systèmes »¹², cela veut aussi dire qu'on évoque, dans un cadre statique, des phénomènes de nature cinétique. « Le vrai est que la langue est, de la périphérie au centre, un système intrinsèquement itératif, habile, autant qu'il est besoin, à se répéter mécaniquement au dedans de lui-même » pour se rapprocher du centre du système. Pourquoi ? Guillaume n'a de cesse de le répéter : la langue doit être une saisie intégrale du pensable. Au centre : des rapports déjà établis, et lorsqu'on s'éloigne du centre : des rapports nouveaux. L'addition d'un rapport nouveau est un phénomène historique lent.

c. La psycho- mécanique du langage ou la variation mécanique du langage

⁹ Texte inédit de Guillaume, une leçon du 27-02-1958, citée par Valette 2006 : 107.

¹⁰ Guillaume 1982 : 57.

¹¹ Valette 2006 : 174.

¹² Guillaume 1952 : 223.

La variation mécanique du système

Guillaume affirme souvent que l'unité du présent est une caractéristique universelle des langues du monde. Une fois cette idée d'universalité de l'unité du présent posée, Guillaume considérant la langue comme un système équilibré et symétrique, il se doit de poser aussi le problème de la variation dite "*mécanique*" du langage. En fonction de cet universel, selon lui, sont introduits arbitrairement des innovations dans le système qui ont une valeur expressive variable pour les locuteurs. Si cette innovation est perçue par les sujets parlants comme peu intense, il y a une résistance du système, le *statu quo* est conservé, et il n'y a pas de fixation de ces éléments dans la langue, ou bien ces innovations ont une valeur expressive perçue avec intensité, il y a un changement de base analytique du système, et une reconstruction de ce système de manière à incorporer les innovations. Nous obtiendrions alors un nouvel assemblage des parties de ce système, une transformation de la face interne¹³, la face mentale, cognitive dirait-on aujourd'hui, de celui-ci.

La variation mécanique du langage

Guillaume vise à comprendre les opérations mécaniques de pensée par lesquelles les sujets parlants construisent du sens. Mais Guillaume ne compare jamais la langue à une machine. La langue est un mécanisme plus qu'une machine comme « une horloge géante et compliquée, et l'objet du chercheur est de démonter cette horloge, d'identifier les traits permanents qui la constituent et de comprendre leur mode d'interaction »¹⁴. La pensée humaine est contrainte, conditionnée et régie par des lois mécaniques. En 1951, Guillaume rédige un texte à ce sujet au titre évocateur : *Essai de mécanique intuitionnel*.

Est-ce une caractéristique universelle ? Que cette unité, ou cette "universalité", soit réelle ou non, l'interroge, puisqu'il se demande "comment concevoir, en effet, que du seul développement mécanique du langage puisse résulter un édifice aussi abstraitement systématique que celui du temps [opératif] dans l'universalité des langues ?"¹⁵, s'il y a effectivement "universalité", car celle-ci est souvent difficile à affirmer.

Pour conclure à propos de la mécanique guillaumienne

Valette¹⁶ retient cinq points essentiels concernant la mécanique du langage au sens où l'entend Guillaume :

- l'ordinateur humain, c'est à dire la langue, est en soi mécanique ;
- l'idée psychomécanique principale est la quantité de mouvement ;
- la vitesse de l'ordinateur comme celle de la langue est l'indice d'un ordre ;
- la construction de la langue est liée à la mémoire et à l'imagination ;
- on peut concevoir une cybernétique à partir du double rapport $U \rightarrow S/S \rightarrow U$.

d. Une construction « mentale » et mécanique du sens

Guillaume affirme que le temps opératif est le lieu où « l'homme parlant pouvait partir pour remonter, empiriquement et par paliers, vers les sources inconscientes de l'opérativité mentale sur laquelle repose la possibilité et la réalité du langage »¹⁷.

¹³ Par opposition à la face externe qui serait la phonétique et la phonologie.

¹⁴ Guillaume 1982 : 155, 164.

¹⁵ Guillaume 1929 [1970] : 1-2.

¹⁶ Valette 2006 : 125.

¹⁷ Vachon-L'Heureux 2007 : 160.

Mais, on ne peut pas priver l'homme, comme le fait la cybernétique, de coordonnées spatiales et temporelles, et Guillaume ne conçoit le langage que dans une perspective constructiviste et phénoménologique. Pour lui l'homme est déterminé mentalement par son histoire personnelle et sa confrontation avec l'univers.

L'actualisation Puissance et effectio

La langue est puissance mais puissance agissante. « La langue est silence et le discours, bruit »¹⁸. Aristote dit que l'être humain s'articule suivant deux pôles : l'âme conçue comme la forme du corps ayant la vie en *puissance* et qui maintient le corps en *acte*. La puissance est la possibilité inhérente à la matière de devenir ou non autre que ce qu'elle est.

Dans la physique aristotélicienne tout événement résulte d'un événement antérieur qui en est la cause, qui est lui-même le résultat d'un événement qui le précède. Donc, l'être en acte est la cause de l'être en puissance.

Cette pensée a eu de nombreux avatars selon Valette dans l'histoire de la linguistique¹⁹ :

Aristote	puissance (δύναμις)	acte (ἐνέργεια)	œuvre (ἔργον) entéléchie (ἐντελέχεια)
Bally	langue	actualisation	discours
Guillaume	puissance (<i>in posse</i>)	effectio (<i>in fieri</i>)	effet (<i>in esse</i>)
Chomsky	compétence	performance	phrase

Guillaume n'est pas très explicite sur la façon de décrire la transformation des unités de puissance en unités d'effet. Cependant, on peut résumer ce qu'est l'effectio de cette manière : l'effectio est la commutation du pensé en dit²⁰. C'est à partir de cet actuel (ou cet effectif) que s'est construit le virtuel ou le puissanciel du langage (les langues en tant que système). Ainsi, « avant de parler des langues, les hommes ont commencé par parler, sans qu'il y ait de systèmes linguistiques »²¹ (théorie des aires glossogéniques).

Douay et Roulland pense que la linguistique guillaumienne pourrait être réduite au terme d'*actualisation*. Mais cela pourrait paraître réducteur bien que pratique lorsqu'on doit constituer un dictionnaire tel que le leur²².

Une successivité de langue ne peut pas être effectuée dans son entier sans quoi elle deviendrait une succession de discours. Ainsi, l'effectio est toujours liée à une visée. Il y a effectio lorsque cette successivité est actualisée et que la langue est en action. Dans ce cas, effectio et langue en action sont synonymes. Mais, effectio n'est pas le synonyme d'actualisation comme l'affirment Douay et Roulland²³. L'actualisation est la commutation de la puissance en effet, alors que l'effectio est un mouvement qui appartient déjà au mouvement d'aval, c'est à dire à l'actuel.

2. Le temps opératif : histoire et domaines d'investigation

¹⁸ Guillaume 1995 : 255.

¹⁹ Valette 2006 : 23.

²⁰ Blanchaud 2007 : 171.

²¹ Blanchaud 2007 : 172.

²² Douay & Roulland 1990.

²³ Douay & Roulland 1990 : 66.

a. Quelques repères sur l'histoire du temps opératif

b. Les domaines du temps opératif et son fonctionnement en particulier

i. L'article - 1919

ii. Le temps et le verbe - 1929

Dans *Temps et verbe*²⁴, Guillaume nous explique ce qu'il appelle "les instants caractéristiques de la formation de l'image-temps"²⁵. Selon lui, La grammaire traditionnelle a l'habitude de traiter le temps de manière trop linéaire et sans doute trop simple :



Fig. 3 : Représentation du temps dans la grammaire traditionnelle.

Selon lui, bien que cette représentation soit incomplète, elle est le "résultat d'un grand effort de visée en vue d'obtenir une image autonome, aussi concrète que possible, d'une chose en soi difficilement représentable et qui n'acquiert une existence propre (distincte de l'ensemble de la réalité) qu'en vertu d'une abstraction, la plus importante sans doute qu'ait jamais produite l'esprit humain."²⁶ Ainsi, Guillaume note très justement que le défaut de cette représentation du temps est sa trop grande perfection, sa linéarité, ce serait une manière de lisser notre représentation du temps, ce qui n'est pas souhaitable dans une analyse scientifique de nos langues : "ce qu'elle offre c'est du temps déjà construit en pensée [...] alors que l'analyse demanderait qu'on vît le temps en train de se construire dans la pensée."²⁷

Gustave Guillaume introduit la notion essentielle de cette théorie du temps de 1929, qui est la *chronogénèse*, c'est à dire, la formation de l'image-temps dans l'esprit. Il la définit comme une opération mentale très brève, mais non infiniment courte, donc réelle, se rapportant à un axe, qui serait le "lieu de tout ce qui a trait à la figuration mentale du temps."²⁸ Guillaume appelle cet axe l'axe du temps *chronogénétique*, et l'opération mentale se déployant sur celui-ci, la *chronogénèse*, tel que :

²⁴ Guillaume 1929.

²⁵ Guillaume 1964 : 121. L'image-temps : "les deux catégories du "mode" et du "temps" ne dénotent pas, ainsi qu'on a commis parfois l'erreur de le supposer deux phénomènes différents mais deux moments différents d'un phénomène unique : la construction de l'image-temps" Douay & Roulland 1990 : 94. "Une des propriétés du verbe est en effet d'emporter avec lui une image du temps ; toute forme verbale évoque en discours un cas particulier de situation dans le temps." Joly & Lerouge 1980 : 7.

²⁶ Guillaume 1929 [1970] : 7-8.

²⁷ Guillaume 1929 [1970] : 8.

²⁸ Guillaume 1929 [1970] : 8.

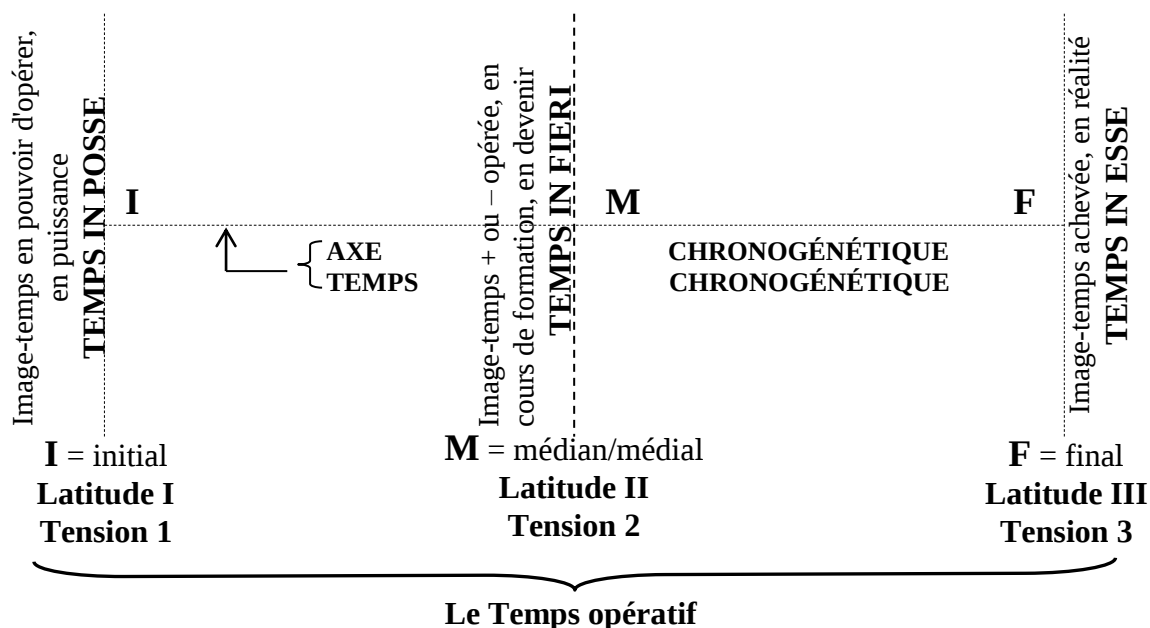


Fig. 4 : Le temps chronogénétique et les profils successifs de l'image-temps.

Les axes verticaux sont appelés axes chronothétiques. Ils représentent une opération de pensée qui se développe sur ces axes, opération qui "fixe dans l'esprit l'image-temps que la chronogénèse vient de créer."²⁹ Nous avons donc ici une conception du temps où "l'ensemble des formes du verbe [...] forment un paradigme unique."³⁰

Le temps opératif, représenté par les points I (où l'opération de pensée s'ébauche et la dépense opérative est minimale), M (l'opération de pensée est en cours), et F (l'opération de pensée s'achève et la dépense opérative est maximale), est défini par Marc Wilmet comme un lieu où "*l'acte de langage* effectue incessamment un transfert de la *langue* vers le *discours*. Le passage du *plan de l'avant* au *plan de l'après*, pour s'accomplir exige un certain temps [...]."³¹

En ce qui concerne la question de l'aspect, du mode, et du temps, Guillaume pense que ces éléments ne se réfèrent pas à des phénomènes de natures différentes, ce seraient les "phases internes" de la chronogénèse, ce seraient une seule et même chose "en des moments différents de sa propre caractérisation."³²

La réalisation du verbe dans le temps in posse : il correspond aux modes dits "quasi-nominaux" (infinitifs et participes), et les aspects (en français le simple et le composé). Il y a quatre constructions : *finir*, *finissant*, *avoir fini*, *ayant fini*. C'est dans ce temps que le verbe commence à s'éloigner du nom.³³

La réalisation du verbe dans le temps in fieri : il correspond aux formes modales *ad hoc* au temps in posse. Il y a quatre constructions (1 forme modale x 2 aspects x 2 temps). Il s'agit en fait de ce qu'on appelle, dans la grammaire traditionnelle, le mode subjonctif : *que j'aime*, *que j'aie aimé*, *que j'aimasse*, *que j'eusse aimé*.

La réalisation du verbe dans le temps in esse : il est divisible en trois époques, ce sont des formes modales *ad hoc* applicables aux deux aspects et aux deux formes temporelles que

²⁹ Guillaume 1929 [1970] : 10.

³⁰ Stefanini 1967 : 79.

³¹ Wilmet 1972 : 18-19.

³² Guillaume 1929 [1970] : 11.

³³ Wilmet 1972 : 54.

comportent le passé et le futur (dont le conditionnel, qui est un futur particulier pour Guillaume, et non un mode), c'est à dire huit constructions (1 forme modale x 2 aspects x 2 formes temporelles x 2 époques = *j'aimais, j'eus aimé, j'avais aimé, j'aimerai, j'aimerais, j'aurai aimé, j'aurais aimé*), et applicables aux deux aspects et à la forme temporelle unique que comporte le présent, soient deux constructions (1 forme modale x 2 aspects x 1 forme temporelle x 1 époque = *j'aime, j'ai aimé*). Nous aurions donc en tout dix constructions pour le temps in esse, qui correspondraient en tout au mode indicatif.

Réalisation de l'image verbale dans le temps in posse

Le temps in posse comprendrait "des mots qu'il suffit de prononcer, même isolément, pour que l'idée de temps s'éveille dans l'esprit."³⁴ Il y aurait donc une idée de temps qui ferait partie intégrante de la signification du mot. Ainsi, le temps in posse serait le temps intérieur à l'image de mot, par opposition au temps in esse, dont le temps serait à l'extérieur du mot.

Il y aurait donc une idée de mobilité progressive inséparable du verbe, une perspective offerte par celui-ci, c'est ce que Guillaume appelle "la tension", et elle est illustrée ainsi par le linguiste dans *Temps et verbes* :

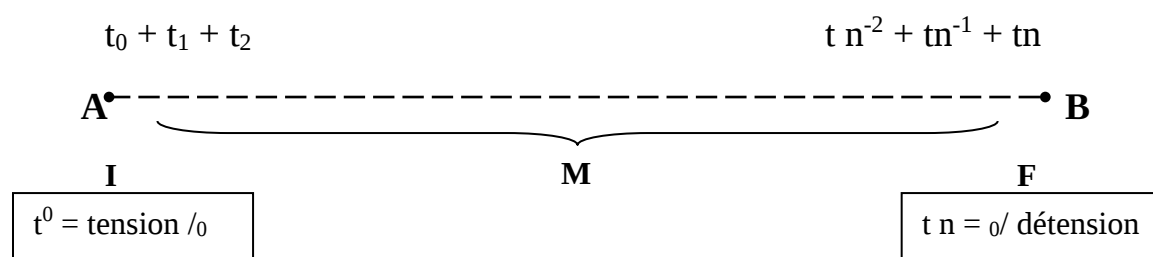


Fig. 5 : Illustration de la tension dans le temps in posse I.

Lorsque nous sommes en t^0 , c'est à dire en position initiale, "le verbe a devant lui sa tension entière"³⁵, puisque, comme l'illustre la figure 3, rien de sa tension, au point A, n'a encore été dépensée. C'est la forme infinitive. Elle est telle que :

$$t^0 = \text{tension } /_0$$

(/_0 indiquant l'absence de détension)

Lorsque nous sommes en positions médianes/médiales, c'est à dire en $t^1 + t^2 \dots t n^{-2} + t n^{-1}$, le verbe aurait devant lui sa partie non encore dépensée (la tension), et derrière lui il y aurait la tension déjà dépensée (la détension). Il s'agirait du participe-présent en -ant.

En position finale, la détension serait seule à entrer dans la composition de l'image verbale, puisque le verbe n'aurait plus rien devant lui. Cela correspondrait au participe-passé.

³⁴ Guillaume 1929 [1970] : 15.

³⁵ Guillaume 1929 [1970] : 16.

$$t_n = 0 / \text{détension}$$

(0/ indiquant l'absence de tension)

Par exemple, l'infinitif "marcher" serait en tension seulement, ce ne serait pas l'image d'une action qui se produirait mais qui pourrait se produire, en volonté, en intention³⁶, le participe-présent marchant serait moins virtuel, ce serait un complexe de tension et de détension, et le participe-passé marché serait comme une "image morte"³⁷ du verbe.

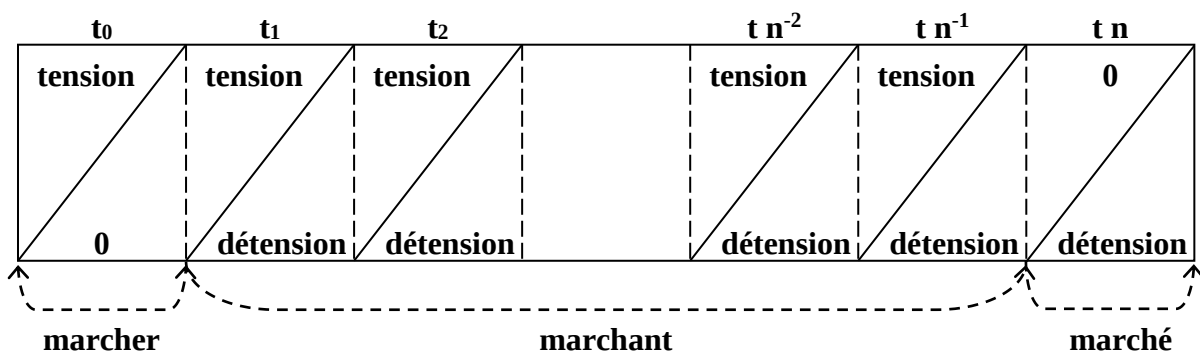


Fig. 6 : Illustration de la tension dans le temps in posse II

Guillaume en conclut qu' "il n'existe pas dans la langue de mot qui exprime le verbe intégralement, mais seulement des mots qui en expriment un aspect."³⁸ Mais en fait, il y aurait trois aspects : a- l'aspect tensif ou immanent, c'est à dire l'infinitif, et l'aspect simple, non composé, c'est le cas du verbe en tension (marcher), b- l'aspect extensif ou transcendant, c'est à dire le verbe composé d'un auxiliaire et du participe-passé, où on renouvelerait la tension du verbe au moment où elle expirerait, ce serait le prolongement en extension du verbe (avoir marché), c- l'aspect bi-extensif ou bi- ou ultra-transcendant du verbe, le surcomposé par un auxiliaire, un participe-passé d'auxiliaire, et le participe-passé du verbe, qui serait la reprise de l'extension précédente.

Mais que signifient ces aspects dans le discours ? L'aspect tensif/immanent serait l'image du verbe dans son déroulement (exemple : "mettre son chapeau"), l'aspect extensif/transcendant, l'image d'une "séquelle" de cette image³⁹, il introduirait un nouveau contenu sémantique propre du verbe, ce serait un verbe second (exemple : "avoir mis son chapeau"), et l'aspect bi-extensif/bi-ultra-transcendant clôturerait le système (exemple : "avoir eu mis son chapeau").

La raison d'être des aspects extensif/transcendant et bi-extensif/bi-transcendant serait de "permettre l'expression de n'importe quel rapport d'antériorité sans avoir à changer

³⁶ "Il suffit de prononcer le nom d'un verbe comme "marcher" pour que s'éveille dans l'esprit, avec l'idée d'un procès, celle du temps destiné à en porter la réalisation." Guillaume 1964 : 41.

³⁷ Guillaume 1929 [1970] : 18.

³⁸ Guillaume 1929 [1970] : 20.

³⁹ Guillaume 1929 [1970] : 21.

d'époque."⁴⁰ Finalement, "la chronologie en surface se marque dans le temps in esse, la chronologie en profondeur dans le temps in posse et c'est son résultat qui est porté dans le temps in esse."⁴¹

Mais, selon Guillaume, il y aurait un défaut de symétrie entre les trois image-temps. En effet, il y a deux modes dans le temps in posse (infinitif et participes, le verbe proche de la "pure notion"⁴²), un mode dans le temps in fieri (le subjonctif), et un mode dans le temps in esse (l'indicatif), et "ce défaut de symétrie, dans une langue aussi symétrique que la langue française, donne à réfléchir."⁴³

Réalisation de l'image verbale dans le temps in fieri

En ce qui concerne le temps in fieri, ou "la théorie des modes verbaux"⁴⁴, il serait, en toute logique, la transition du temps in posse et du temps in esse, et il se développerait extérieurement à l'image verbale. Le lieu de cette transition serait le temps chronogénétique (l'axe horizontal).

La transition serait complète quand le temps chronogénétique serait parcouru dans son entier, on emploierait alors l'indicatif. La transition serait incomplète lorsque le temps chronogénétique serait parcouru en partie seulement, on emploierait alors le subjonctif. Le subjonctif "serait donc un avant dont l'indicatif serait un après" tel que⁴⁵ :

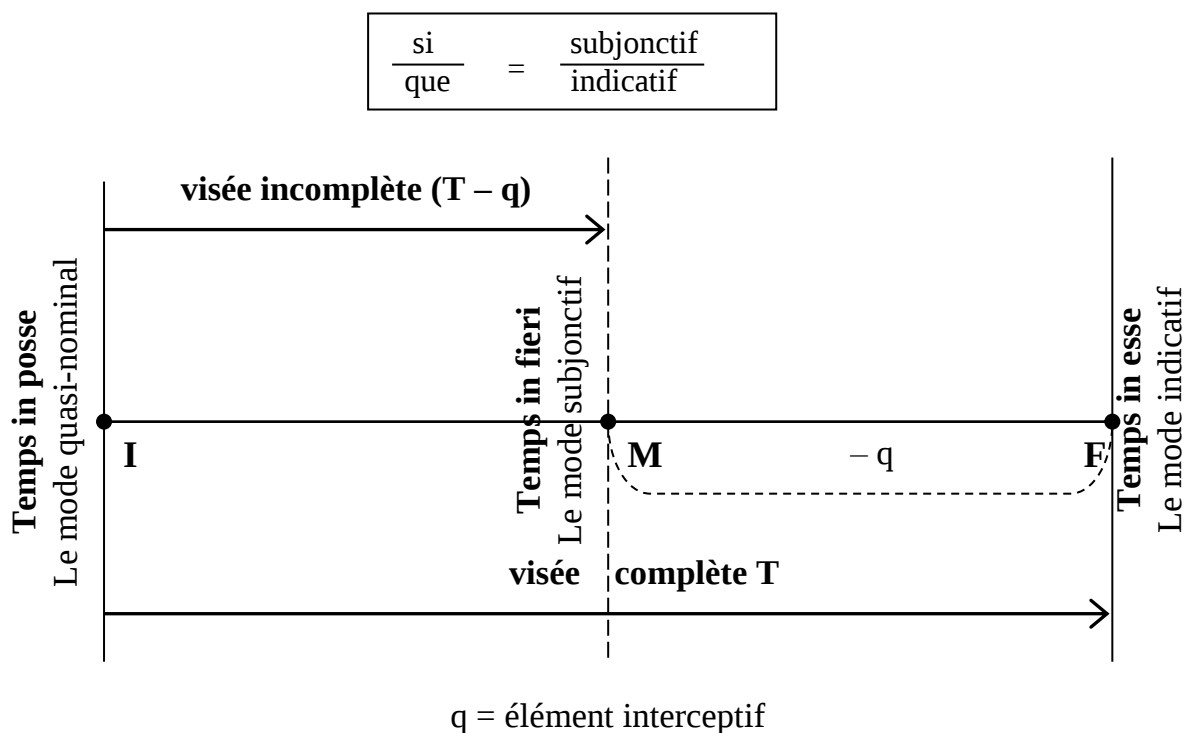


Fig. 7 : Illustration des transitions et des visées.

Une visée complète nécessiterait donc qu'elle ne soit pas interceptée (exemple : *croire* est dans un milieu non-interceptif), et une visée incomplète serait une idée qui n'atteindrait

⁴⁰ Guillaume 1929 [1970] : 22.

⁴¹ Guillaume 1929 [1970] : 23.

⁴² Stefanini 1967 : 85.

⁴³ Guillaume 1929 [1970] : 24.

⁴⁴ Guillaume 1929 [1970] : 29.

⁴⁵ Wilmet 1972 : 47.

pas son but, l'image verbale en serait réduite à se réaliser dans le temps in fieri (exemple : *regretter* est dans un milieu interceptif).

Ainsi, Guillaume affirme que le problème du mode est essentiellement un problème de visée. "Le mode ne dépend à aucun degré du verbe regardé, mais de l'idée à travers laquelle on regarde ce verbe."⁴⁶

En ce qui concerne le subjonctif, Guillaume pense que c'est le mode du temps amorphe, et c'est ce qui ferait qu'il serait différent du mode indicatif. En effet, pour diviser le temps en époques, il faudrait disposer du présent. "Sans la coupure du présent le temps est amorphe"⁴⁷, il faudrait donc inscrire l'actualité, et le subjonctif exclurait cette actualité.

De plus, le temps in fieri serait un domaine indistinct, à mi-chemin entre le temps in posse et le temps in esse. Le subjonctif serait le domaine du probable, du possible, du non-certain, et donc du non-réel, car cette capacité d'actualité (chance d'être) serait annulée par une capacité contraire (chance de ne pas être).

Aussi, le possible serait une capacité d'actualité zéro, et le probable, une capacité d'actualité différente de zéro mais aussi petite que possible. On pourrait donc faire grandir progressivement le probable, sans le dépasser. Le probable serait donc une identité du certain, et Guillaume va même jusqu'à proposer, dans *Temps et verbes*, la relation suivante : probable = certain. C'est pour cette raison, selon lui, qu'on emploierait le même mode pour "il est certain qu'il viendra", et "il est probable qu'il viendra."⁴⁸

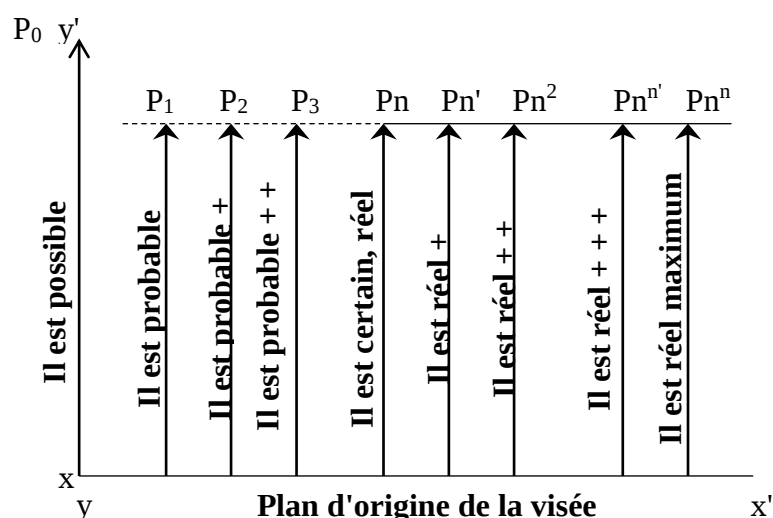


Fig. 8 : Le subjonctif.

Lorsque la distance entre le plan d'origine de la visée et x' demeurerait la même, et qu'il y aurait invariance de cette distance, cela provoquerait l'emploi de l'indicatif après "il est probable", "il est certain", "il est réel".

La visée entière est notée T par Guillaume, et cela désigne le chemin que la visée a encore à parcourir pour atteindre la ligne d'actualité. Lorsque la visée est incomplète, on utilise le quantum q . Elle est ainsi notée par le linguiste : $T - q$. Ce quantum q voilerait la ligne d'actualité et imposerait la construction subjonctive. Lorsque la visée est entière, le quantum q serait donc absent, et cette construction correspondrait à l'indicatif.

⁴⁶ Guillaume 1929 [1970] : 30.

⁴⁷ Guillaume 1929 [1970] : 31.

⁴⁸ Guillaume 1929 [1970] : 34.

Guillaume apporte d'autres points de détails dans *Temps et verbes* au sujet des quantum et du temps in fieri. Mais, pour des raisons d'économie de temps et de place, nous n'aborderons que les cas des quantum désidératif et dubitatif, et de l'impératif.

Le quantum désidératif, utile dans l'analyse du subjonctif, correspondrait au verbe espérer, qui s'inscrirait dans la relation suivante : espérer = $T - [q' = 0] = T$ (où $q' = [q = 0]$, c'est à dire où q' serait un quantum non interceptif, contrairement à q).

Le quantum dubitatif correspondrait à l'utilisation du mode indicatif après *croire* et *penser que*. Il correspondrait aussi à la visée entière $q - q'$.

L'impératif, quand à lui, serait un mode de parole et non de pensée, car il ne viserait qu'à provoquer un acte. "il détermine ainsi dans l'esprit, au delà de la zone de ces pouvoirs, une limite qui figure le moment où l'impératif a des probabilités de devenir efficace"⁴⁹ (d'où sa présence dans le temps in fieri).

Réalisation de l'image verbale dans le temps in esse

Passons enfin au temps in esse, ou à la "théorie des temps"⁵⁰. L'image verbale dans le temps in esse se diviserait en trois époques : le futur, le présent et le passé. Ainsi, "l'image-temps, jusque-là amorphe, prend dans l'esprit la forme linéaire"⁵¹

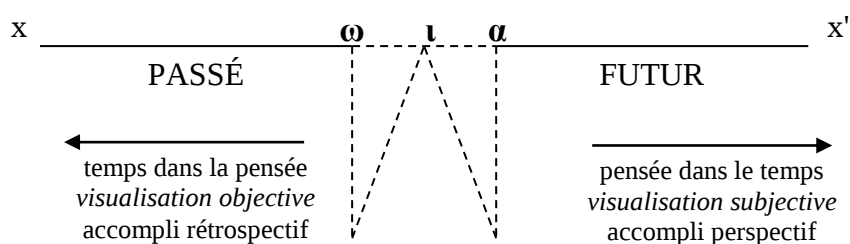


Fig. 9 : La réalisation de l'image verbale dans le temps in fieri.

ωl serait la première coupure emportant avec elle une partie du passé, et $l\alpha$ la coupure emportant une partie du futur. $\omega l\alpha$ serait donc la juxtaposition du temps emporté par les deux coupures produisant le présent. Le présent serait ainsi une partie de l'instant qui vient de s'écouler, et une partie de l'instant qui va s'écouler.

ωl et $l\alpha$ sont les deux chronotypes constitutifs du présent. Ils seraient deux parcelles de temps "statiquement équilibrées l'une par l'autre."⁵² Mais ωl et $l\alpha$ ne seraient pas identiques, car ces chronotypes ne seraient pas pris dans la même époque.

ω est le chronotype réel et décadent, il porterait sur du passé, du temps qui a existé et qui s'en va. α est le chronotype virtuel et incident, du temps qui n'aurait pas encore existé effectivement et qui vient.

La juxtaposition des deux chronotypes serait une condition nécessaire et suffisante de la conception du présent. En fait, la condition nécessaire serait qu'avec une seule coupure au niveau du passé, il n'y aurait pas de distinction possible entre présent et futur et vice-versa, avec une coupure au niveau du futur, et la condition suffisante serait que, dès l'instant que les chronotypes se superposeraient dans l'esprit, l'époque linguistique serait le présent et ne

⁴⁹ Guillaume 1929 [1970] : 47.

⁵⁰ Guillaume 1929 [1970] : 51.

⁵¹ Guillaume 1929 [1970] : 51.

⁵² Guillaume 1929 [1970] : 52.

pourrait pas être une autre. La parcelle $\omega\alpha$ serait donc le présent, et de ces deux conditions, Guillaume pense qu'on pourrait déduire le système entier des temps français.

En bref, le présent serait la synthèse des deux chronotypes (c'est notre condition nécessaire), et leur disjonction serait également une condition nécessaire de la conception du passé et du futur. Le présent serait donc l'opérateur de la division entre futur et passé⁵³. Nous aurions donc dix constructions à l'indicatif :

ASPECT TENSIF/IMMANENT	ASPECT EXTENSIF/ TRANSCENDANT
PRÉSENT <i>chronotypes ω et α juxtaposés</i>	
j'aime	j'ai aimé
PASSÉ <i>chronotypes ω et α alternants</i>	
1- avec ω : j'aimais 2- avec α : j'aimai	j'avais aimé j'eus aimé
FUTUR <i>chronotypes ω et α alternants comme limite d'origine</i>	
1- avec α : j'aimerais 2- avec ω : j'aimerais	j'aurai aimé j'aurais aimé

Nous pouvons donc constater, dans le tableau ci-dessus, qu'il y a une certaine symétrie dans les temps français, et "cette symétrie n'est pas une simple apparence et que chaque construction a bien en emploi la valeur que lui assigne sa position systématique."⁵⁴

Guillaume note aussi à propos de ces dix constructions verbales que l'on confondrait habituellement le mode indicatif avec les temps du même mode, et que s'il existerait dix constructions possibles à l'indicatif, c'est parce qu'il y aurait deux aspects du verbe, l'un simple, immanent, l'autre composé, transcendant.⁵⁵

L'époque future consisterait à imaginer ce qui n'a pas encore existé, en effet, l'effort de la pensée s'emploierait à supposer le moins possible, à le réaliser au maximum, pour en faire l'équivalent symétrique du passé.

Il y aurait ainsi deux périodes dans le futur, a- une période de construction, où il faudrait réduire l'élément hypothétique. Cette période hypothétique correspondrait à un intervalle $H - h$, où H serait le maximum d'hypothèse et h le minimum d'hypothèse, b- une période de futur construit, où il faudrait réduire l'élément hypothétique au minimum. Cette période correspondrait à une période catégorique inscrite dans l'intervalle $h - x'$.

En fait, h serait le moment où le futur se sépare du présent (le minimum d'hypothèse), et H serait trop indéterminé pour se distinguer du présent (le maximum d'hypothèse), et se

⁵³ Wilmet 1972 : 56.

⁵⁴ Guillaume 1929 [1970] : 54.

⁵⁵ Guillaume 1964 : 71.

devrait d'être en opposition directe avec le passé pour s'en distinguer, tel que : $H - h = \omega - \alpha =$ époque présente.

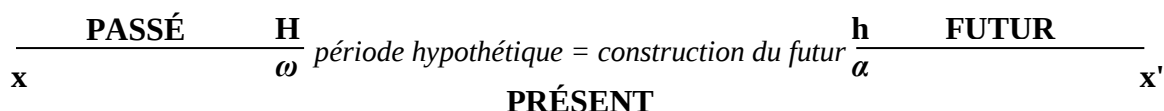


Fig. 10 : La période hypothétique et la construction du futur

Donc, le conditionnel de la grammaire traditionnelle, représenté par la section $H \omega$ dans la fig. 9 serait un "futur hypothétique", et Guillaume nous dit à ce propos que "le conditionnel reste ainsi indéfiniment dans une époque qui n'est ni un présent proprement dit ni un futur, mais une indivision de ces deux temps infiniment extensible et non achevable."⁵⁶

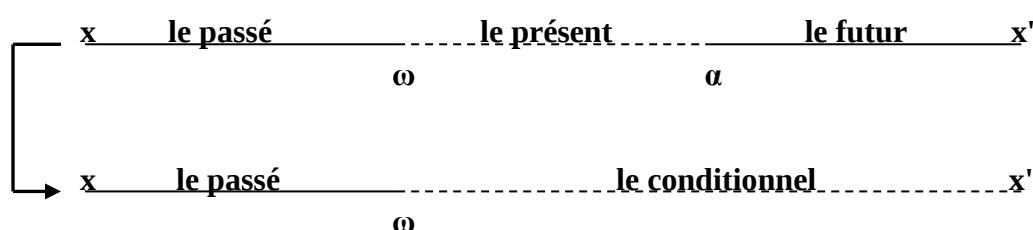


Fig. 11 : Le conditionnel

En ce qui concerne l'époque passée, l'image véhiculée dans le chronotype ω serait une image verbale qui opèrerait sa réalisation d'instant en instant, et en deux parties ; ce qui est accompli, la réalité, et ce qui est inaccompli, le devenir. Ce serait une vision sécante de l'image verbale qui correspondrait à l'imparfait. L'image véhiculée dans le passé sur le chronotype α serait une image verbale qui différerait d'instant en instant, il n'y aurait pas d'accomplie à opposer à de l'inaccomplie à chaque point de son déroulement. Ce serait une vision non-sécante de l'image verbale. Cette vision correspondrait au prétérit.

Après quelques détails seconds, pour ce qui concerne notre exposé, Gustave Guillaume conclut son livre *Temps et verbes*, par un chapitre qu'il a appelé "dominance et résistance dans la systématique verbo-temporelle, inégale réductibilité des différents schèmes de l'unité linéaire", qui traite, sans que nous puissions entrer dans les détails, d'une application et surtout une adaptation possible de son système verbal à d'autres langues indo-européennes ; le russe, l'allemand, le grec ancien, et le latin.

Mais, finalement, la représentation la plus complète faite par Guillaume de son système verbo-temporel est celle reproduite à la page 269 du livre *Langage et sciences du langage*, dans son article de 1955 intitulé *Epoques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française*⁵⁷, et même sil elle n'est pas ici strictement identique à la figure dessinée par Guillaume, elle reprend l'essentiel de ce que nous avons exposé ici :

⁵⁶ Guillaume 1929 [1970] : 57.

⁵⁷ Guillaume 1964 : 269.

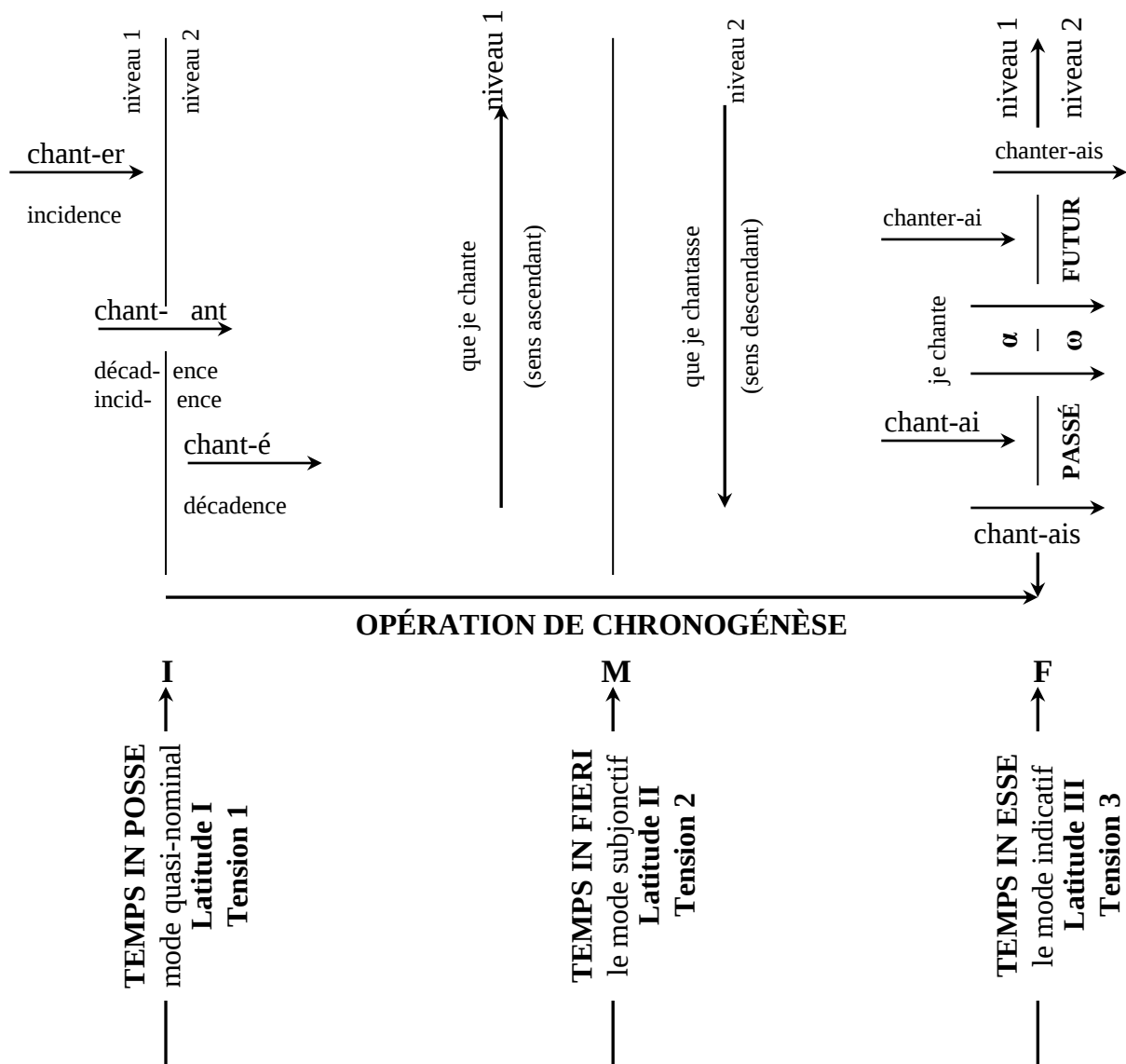


Fig. 12 : représentation guillaumienne du temps (d'après l'article *Epoques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française* de G. Guillaume, in *Langage et sciences du langage*, P. 269).

iii. **Le mot - la morphologie - 1939**

iv. **La syntaxe - la phrase - les cours de linguistique**

v. **Autre(s) domaine(s)**

c. **Généralisations sur le fonctionnement du temps opératif**

Nous trouvons dans le livre de Valette⁵⁸ un bon résumé de ce que constitue le temps opératif dans l'ensemble de l'œuvre de Guillaume. Traditionnellement, il y a deux lectures de la théorie guillaumienne ; une lecture idéaliste privilégiant la notion d'« image-temps » et selon laquelle la langue serait une théorie qu'il s'agirait de révéler, et une lecture

⁵⁸ Valette 2006.

« matérialiste », privilégiant le temps opératif et assimilant « les saisies à des arrêts au sein d'un déplacement de la matière »⁵⁹.

Mais, quoi qu'il en soit, le temps opératif est un modèle téléologique dans le sens où la langue, inobservable, est reconstruite à partir de l'observable qu'est le discours. L'enjeu pour le linguiste guillaumien est de simuler le passage de l'un à l'autre et, finalement, de simuler la source originelle du discours.

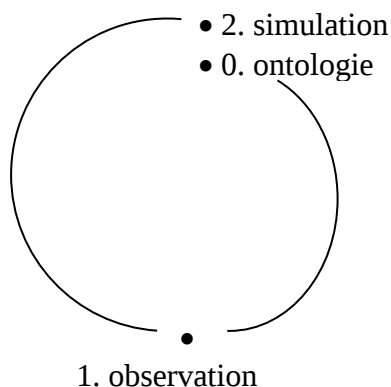


Fig. 13 : La came guillaumienne⁶⁰.

La langue, pour Guillaume, est entièrement adossée au temps opératif qui construit l'acte de représentation et l'acte d'expression. La langue est achronique par opposition au discours qui est momentané.

Le schéma le plus concis et efficace du temps opératif dans son entier serait finalement celui-ci :

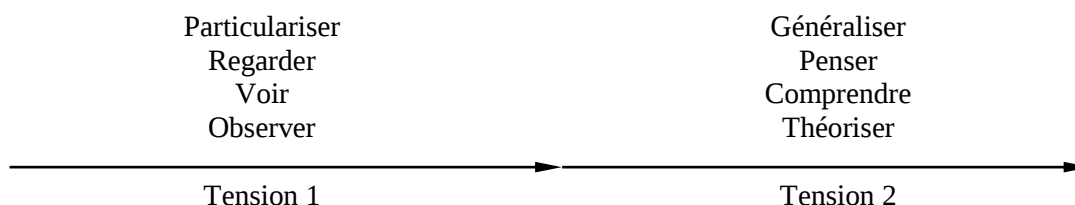


Fig. 14 : Quelques contrastes généraux entre Tension 1 et Tension 2⁶¹.

3. Réponse aux questions de la problématique

Conclusion

i. Temps opératif et linguistiques cognitive et énonciative : un bilan critique

Mathieu Valette en 2003 (« Énonciation et cognition : deux termes in abstentia pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume ») et en 2006 (*Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine*

⁵⁹ Fuchs 2007 : 42.

⁶⁰ Valette 2006 : 215.

⁶¹ Valette 2006 : 196.

Culioli) écrit un article et un livre très symptomatiques du débat autour de ces questions. Nous nous contenterons ici de donner les grands axes de cette réflexion épistémologique.

Il faut noter que les linguistiques cognitives et les linguistiques énonciatives n'ont pas la même histoire et le même objet. Les linguistiques cognitives ont été créées aux USA en réaction contre le générativisme omnipotent aux USA et les linguistiques énonciatives reposent davantage sur une tradition plus européenne (Bally, Guillaume, Benveniste).

Ainsi est-il utile de les confondre à l'intérieur de la linguistique guillaumienne ? En ce qui nous concerne, nous allons en traiter séparément, même si « Confronter l'énonciation à la cognition, c'est reformuler la dualité du sensible et de l'intelligible, et convoquer *in fine* celle du corps et de l'âme »⁶² selon Valette.

ii. Temps opératif et linguistiques cognitives :

Pour ce dernier, « les sciences cognitives naissantes hériteront essentiellement de l'usage de la logique mathématique comme fondement de l'intelligence et bien entendu de l'ordinateur. »⁶³

Francis Tollis a mis en évidence le sens cognitif au sens moderne du mot de certaines propositions de Guillaume, mais est-ce la première linguistique cognitive française, ou portait-elle juste les germes (esquisse, rudiment) d'une linguistique cognitive ?

De même, le livre de Valette est « une introduction à la lecture de Guillaume dans une perspective cognitive »⁶⁴. Pour Valette comme pour Tollis, ce n'est pas forcément la théorie de la cognition telle qu'on peut l'entendre aujourd'hui. Mais on retrouve chez Guillaume des présupposés ontologiques constituant un arrière plan épistémologique des théories de la cognition⁶⁵.

iii. Temps opératif et linguistiques énonciatives :

Le recentrage énonciationniste de Toussaint et de Joly

C'est justement Maurice Toussaint et André Joly qui ont les premiers effectué ce « recentrage énonciationniste »⁶⁶ de la théorie opérative de Guillaume.

Valette nous rappelle que pour certains « le versant énonciatif de sa théorie correspondrait à ses oeuvres précoces [...], tandis que le versant cognitif se serait manifesté dans le cadre de travaux plus tardifs »⁶⁷.

En effet, Valette note qu'il ne pouvait le nommer ainsi car le mot « cognition » d'origine anglo-saxonne était très peu utilisé dans les années 1930 en France, et que l'énonciation, initiée par Bally en 1932, passa relativement inaperçue à cette époque, d'où le fait, entre autres, que ces deux termes n'appartenaient pas au métalangage de Guillaume.

Il n'empêche que, selon Toussaint, sa théorie dans laquelle le "système" est "procès", serait, le mot est fort, "radicalement" énonciative, car elle abolirait la dichotomie langue/discours.⁶⁸

Si les relations énonciatives jouent un rôle de premier plan, pour Toussaint le point de vue opératif est un point de vue énonciatif, car ce mot est un « mot de passe » comme le fut

⁶² Valette 2006 : 22.

⁶³ Valette 2006 : 48.

⁶⁴ Valette 2006 : 13.

⁶⁵ Valette 2006 : 12.

⁶⁶ Tollis 1991 : 201.

⁶⁷ Valette 2003 : 6.

⁶⁸ Toussaint 1983 : 108.

« génératif » en son temps. Mais, grâce au temps opératif, la théorie guillaumienne serait parfaitement énonciative, et elle définirait trois types d'énoncés (le quasi-nominal, le subjonctif et l'indicatif) grâce au temps d'énonciation⁶⁹. Ce sera un modèle psychomathématique de l'énonciation, ont tous les éléments s'inscrivent dans le temps opératif (l'énergie, le signifiant, le signifié, le sujet, l'acte de langage). Il n'y a « pas d'opérativité guillaumienne sans théorie du sujet »⁷⁰. Mais assimiler la théorie guillaumienne à une théorie énonciativiste reste un anachronisme.

Guillaume inspireur de Culioli ?

Nous ne voulons pas entrer dans le débat pour savoir si Guillaume fut l'inspireur de Culioli, et s'il y a une filiation aussi directe qu'on le lit parfois entre la psychomécanique et la TOPE. Ce débat dépasse cet exposé. Guillaume est certainement un lointain précurseur du cadre topéen, car il est, comme Bally, un linguiste des *opérations* cognitives, énonciatives. Il est à noter également que Culioli n'a pas emprunté le terme opération à Guillaume ni à Bally, mais à Piaget.

Conclusion et ouverture

« Telle est l'esquisse d'un parcours (infime) d'une des voies d'accès à l'énoncé »⁷¹ disait Toussaint en 1983. Donc, au mieux, nous pourrions parler d'une esquisse de l'énonciativisme et du cognitivisme fait par Guillaume. Mais même le terme de « précurseur » reste imprécis puisqu'on peut rapprocher un tel monument théorique de tant d'autres théories. Ainsi, quelle est la pertinence de ce rapprochement ? Il semble que parmi les nombreux textes qui existent sur le sujet, la plupart n'arrive pas à trancher et beaucoup tendent à forcer le trait et à se rapprocher d'une anachronique de l'œuvre de Guillaume.

Mais la théorie de Guillaume pose une question essentielle : architecture structurale et architecture fonctionnelle des langues, sous quelle forme les connaissances des êtres humains sont organisées pour permettre l'apprentissage et le fonctionnement effectif du langage ainsi que ses dysfonctionnements⁷² ? Le modèle guillaumien permet-il de répondre à cette question ?

⁶⁹ Toussaint 1983 : 115.

⁷⁰ Toussaint 1983 : 125.

⁷¹ Toussaint 1983 : 126.

⁷² Fuchs 2007 : 38.

Références bibliographiques

- Blanchaud, Pierre (2007). « Temps opératif et effection ». Bres, Jacques, Arabyan, Marc, Ponchon, Thierry, Rosier, Laurence, Tremblay, Renée & vachon-L'Heureux Pierrette (dir.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^{ème} colloque international de l'AIPL Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 171-179.
- Douay, Catherine & Roulland, Daniel (1990). *Les mots de Gustave Guillaume, vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*. Rennes : PU de Rennes.
- Fuchs, Catherine (2007). « La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ? » Dans Bres, Jacques, Arabyan, Marc, Ponchon, Thierry, Rosier, Laurence, Tremblay, Renée & vachon-L'Heureux Pierrette (dir.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^{ème} colloque international de l'AIPL Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 37-53.
- Guillaume, Gustave (1919 [1975]). *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Paris : Librairie A.-G. Nizet.
- Guillaume, Gustave (1929 [1970]). *Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : Librairie Honoré Champion.
- Guillaume, Gustave (1952). « La langue est-elle ou n'est-elle pas un système ? ». Dans Guillaume, Gustave (1964). *Langage et science du langage*. Paris : Librairie A.-G. Nizet, p. 220-240.
- Guillaume, Gustave (1964). *Langage et science du langage*. Paris : Librairie A.-G. Nizet.
- Guillaume, Gustave (1973). *Leçons de linguistique, 1948-1949, série C, tome III. Grammaire particulière du français et grammaire générale IV*. Paris : Klincksieck.
- Guillaume, Gustave (1982). (publié par Valin, R., Hirtle, W., Joly, A.) *Leçons de linguistique, 1956-1957, tome V. Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes II*. Lille : PU de Lille.
- Guillaume, Gustave (1985). (publié par Valin, R., Hirtle, W., Joly, A.) *Leçons de linguistique, 1945-1946, tome V, série C. Grammaire particulière du français et grammaire générale I*. Lille : PU de Lille.
- Jacob, André (2007). « Portée d'une linguistique cinétique ». Dans Bres, Jacques, Arabyan, Marc, Ponchon, Thierry, Rosier, Laurence, Tremblay, Renée & vachon-L'Heureux Pierrette (dir.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^{ème} colloque international de l'AIPL Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 143-152.
- Joly, André & Lerouge, Marie-José (1980). « Problèmes de l'analyse du temps en psychomécanique ». Dans Joly, A. (dir.), *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*. Lille : PU de Lille, p. 7-35.
- Saussure, Ferdinand de (1974). *Cours de linguistique générale, vol. 2. Une édition critique de Rudolf Engler*. Wiesbaden : Otto Harrassovitz.

- Skrelnina, Luiza Mikhailovna (1980). « Le temps opératif et la structure de la phrase ». Dans Joly, A. & Hirtle W. H. (dir.), *Langage et psychomécanique du langage*. Lille : PU de Lille, p. 87-96.
- Stéfanini, Jean (1967). « Approche du guillaumisme ». Dans *Langages* n° 7, juin 1967, p. 74-92.
- Tollis, Francis (1991). *La parole et le sens, le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*. Paris : Armand Colin.
- Tollis, Francis (2007). « Gustave Guillaume : du "psychologisme" au mentalisme ? » Dans Bres, Jacques, Arabyan, Marc, Ponchon, Thierry, Rosier, Laurence, Tremblay, Renée & vachon-L'Heureux Pierrette (dir.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^{ème} colloque international de l'AIPL Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 89-97.
- Toussaint, Maurice (1983). « Du temps et de l'énonciation ». Dans *Langages* n° 70, Juin 1983, p. 107-126.
- Vachon-L'Heureux, Pierrette (2007). « La notion d'effection en psychomécanique du langage : essai de définition ». Dans Bres, Jacques, Arabyan, Marc, Ponchon, Thierry, Rosier, Laurence, Tremblay, Renée & vachon-L'Heureux Pierrette (dir.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^{ème} colloque international de l'AIPL Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 153-164.
- Valette, Mathieu (2003). « Énonciation et cognition : deux termes *in absentia* pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume ». Dans *Le français moderne, Revue de linguistique française* n° 1, 71^{ème} année, p. 6-25.
- Valette, Mathieu (2006). *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*. Paris : Honoré Champion.
- Valette, Mathieu (2007). « Remarques sur le concept d'effection chez Gustave Guillaume ». Dans Bres, Jacques, Arabyan, Marc, Ponchon, Thierry, Rosier, Laurence, Tremblay, Renée & vachon-L'Heureux Pierrette (dir.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^{ème} colloque international de l'AIPL Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 99-108.
- Valin, Roch (1970). « Introduction ». Dans Guillaume, G. (1929 [1970]). *Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : Librairie Honoré Champion, p. ?.
- Wilmet, Marc (1972). *Gustave Guillaume et son école linguistique*. Paris : Nathan.

Table des illustrations

Fig. 1 :	Articulation des signifiés langagiers puissanciers et des signifiés langagiers effectifs	4
Fig. 2 :	Vice ontologique de la formalisation mathématique en linguistique	6
Fig. 3 :	Représentation du temps dans la grammaire traditionnelle.	9
Fig. 4 :	Le temps chronogénétique et les profils successifs de l'image-temps....	10
Fig. 5 :	Illustration de la tension dans le temps in posse I.....	11
Fig. 6 :	Illustration de la tension dans le temps in posse II.....	12
Fig. 7 :	Illustration des transitions et des visées.	13
Fig. 8 :	Le subjonctif.....	14
Fig. 9 :	La réalisation de l'image verbale dans le temps in fieri.....	15
Fig. 10 :	La période hypothétique et la construction du futur	17
Fig. 11 :	Le conditionnel.....	17
Fig. 12 :	représentation guillaumienne du temps (d'après l'article Epoque et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française de G. Guillaume, in Langage et sciences du langage, P. 269).....	18
Fig. 13 :	La came guillaumienne.....	19
Fig. 14 :	Quelques contrastes généraux entre Tension 1 et Tension 2.	19